

L'Allemagne d'aujourd'hui vue par Karl Barth

Au cours de sa dernière séance, le « Comité suisse de secours à l'Eglise confessante d'Allemagne » (fondé en 1933 déjà) a eu le privilège d'entendre un exposé passionnant du professeur Barth sur son récent voyage outre-Rhin. Avec l'assentiment de notre collègue nous en extrayons ce qui suit :

Concernant la situation générale, on note tout d'abord une désintégration très grande de la vie publique et privée. Dans les villes, aujourd'hui ruinées, de Karlsruhe, de Fribourg-en-Brigau, le problème du logement est au premier plan des préoccupations. Celui du chauffage aussi. Seuls les hôpitaux auront du combustible cet hiver. On ne sait pas encore si les écoles pourront être ouvertes.

Les voies de communication sont dans un état lamentable. Du fait des bombardements, sans doute, mais plus encore par suite des agissements des Allemands eux-mêmes : en battant en retraite ils ont tout fait sauter... Ils le paient cher aujourd'hui.

Dans la zone américaine on procède à la « dénazification » : quiconque a été P. G. (« Parteigenosse ») est mis de côté. Cela représente 15 millions de personnes jetées à la rue. Mesure par trop simpliste, qui ne tardera pas à avoir des effets fâcheux.

Les occupants — expérimentaux par tempérament — se livrent à de continus essais. Cela donne à leur « politique locale » un manque de fixité, très décourageant pour les Allemands. On prétend leur apporter la liberté, mais on ne leur donne jamais l'occasion de la pratiquer eux-mêmes.

Personne ne veut avoir été nazi. Est-ce si étonnant après tout ? Le nazisme était pour le grand nombre une camisole de force ; on l'a abandonné, du jour au lendemain, comme un habit. Comédie ? Pas chez tous. Le superintendant Dibelius a prêché sur ce texte : « Dieu nous a libérés de la maison de servitude ». Le pasteur Niemöller s'est déclaré heureux que la guerre ait fini de cette façon-là ; sans quoi, que fût-il advenu de l'Allemagne, et de l'Europe ? Après un terrible bombardement allié, beaucoup ont remercié Dieu de ce que « ces Américains » n'eussent pas été atteints par la DCA., eux qui représentaient la libération et d'Hitler et du nazisme. Il y a là des faits, qu'il ne faut pas sousestimer.

Qu'en est-il de l'Eglise ? Le bourgmestre de Francfort, qui s'est entretenu longuement avec le professeur Barth, lui a déclaré : « Aujourd'hui la responsabilité de l'Eglise à l'égard de l'Etat est immense, et immense aussi la responsabilité de l'Etat à l'égard de l'Eglise. L'Eglise est à l'heure actuelle une absolue nécessité, si l'on veut arriver un jour à une reconstruction morale et spirituelle. Sans elle les autorités ne peuvent et ne pourront rien ».

A ces déclarations qui ne surprendront aucun croyant il faut ajouter ce fait : l'Eglise est aujourd'hui le « seul » canal par lequel l'Allemagne peut communiquer avec le monde, puisque toute organisation politique a disparu dans ce vaste pays.

Mais de quelle Eglise s'agit-il ?

Il faut se rendre compte que, depuis 1933, et jusqu'à l'effondrement de mai 1945, donc durant douze ans, l'Eglise évangélique fut un corps étranger au sein du Reich. L'Etat a tout tenté pour l'assimiler, tout, sans y réussir. L'existence de cette Eglise, à elle seule, a constitué un élément puissant de la « résistance ».

Les évêques protestants ont fait leur part également. Pas aussi nettement que leurs amis de Suisse l'eussent désiré, peut-être ; mais leur

part cependant. A cet égard l'exemple de l'évêque Wurm est typique. Il fut longtemps l'homme des compromis, incontestablement. Cependant un moment vint où il fut obligé de dire : « non » ! Et dès lors il a pris rang parmi les militants de l'Eglise confessante.

A son nom on pourrait en ajouter beaucoup d'autres.

En outre, depuis 1933, et tout le long de la guerre, il y eut de tout petits cercles évangéliques qui ont protesté.

Enfin, douze années durant, il y a eu de « vrais » résistants : les milieux de l'Eglise confessante. Leur courage leur a coûté cher. Mais ils ont été là, et ils sont encore là. A peine visibles parfois, privés de Synodes, frappés de l'interdiction de se réunir... Ils ont souffert, et ils ont travaillé malgré tout. Ces cercles, souvent minuscules, le professeur Barth les a retrouvés, aussi vaillants qu'il y a dix ans quand il fut expulsé d'Allemagne...

Evidemment cette Eglise confessante a commis des fautes. Elle a eu ses faiblesses. Mais qu'aurions-nous fait à sa place ? Malgré ses défaillances, « elle était là ». Au Synode de Barmen, en 1934, elle a fait retentir un mot d'ordre théologique parfaitement net : Jésus-Christ « seule » révélation de Dieu. C'était capital à l'époque, en face des théories de la race et du sang. Elle a constitué les « Bruderräte », qui ont empêché la nazification totale de l'Eglise, assuré la préparation de quelques pasteurs et leur consécration, organisé des collectes de secours. Cette même Eglise confessante a envoyé à Hitler, avant la guerre, une adresse courageuse, pour s'élever contre la persécution des Juifs. En 1938, elle a rédigé une « prière pour la paix », véritable protestation contre le régime. Enfin, dès 1939, ses pasteurs ont pris l'engagement solennel de ne jamais prier pour la victoire. Et cet engagement, ils l'ont tenu.

Se rend-on compte, chez nous, de tout ce que cela représentait, en Allemagne, alors... ?

A l'heure actuelle un mot d'ordre circule dans les rangs des protestants allemands : réformation de l'Eglise ! Non pas restauration, ce serait insuffisant. Mais réformation : une Eglise nouvelle, différente de celle d'hier, doit naître de tant de souffrances et de tant de prières. Et cela autorise bien des espoirs.

Le professeur Barth s'est étendu encore sur les résultats de la lutte de l'Eglise contre le régime, — tant négatifs que positifs. La place mesurée dont nous disposons nous oblige à laisser tout cela de côté.

Un dernier point : que pense-t-on, en général, de la culpabilité allemande ? Les uns accusent Satan ; d'autres les Nazis ; ailleurs on déclare que l'Allemagne est punie pour avoir foulé aux pieds les dix commandements ; d'autres s'en prennent aux autres peuples, ou encore à l'Eglise, qui fut infidèle à sa tâche. Seuls Niemöller et ses amis osent déclarer : ce qui est advenu est « notre faute à tous » parce que, trop longtemps, nous chrétiens, avons gardé le silence alors qu'il eût fallu parler, crier.

Attitude d'autant plus remarquable que, chez beaucoup d'Allemands, à Francfort surtout sauf erreur, notre éminent collègue de Bâle a trouvé non de l'abattement comme il s'y attendait, mais une sorte d'euphorie : on se déclare très heureux d'avoir vécu cette « expérience » de douze ans.

Cette constatation à elle seule donne à penser...

Edmond Grin.

Certains tronçons de la ligne du Montreux-Oberland bernois serpentent le long de la vallée. Il est impossible d'augmenter la rapidité des trains sans imposer au matériel une usure préjudiciable et aux voyageurs un danger considérable.

Il est un seul remède à cet état de chose : donner à la ligne un nouveau tracé, plus rectiligne que l'ancien. Mais ces corrections entraînent des travaux de grande envergure. La direction du M. O. B. a désiré que les courbes très brusques, situées un peu en dessus de Chamby disparaissent. Il a fait construire un pont de béton armé, en particulier, qui lui permet de transformer un virage de très petit rayon en un autre de 80 mètres. Ce viaduc a plus de 80 mètres de long. Les progrès de la technique du béton armé ont permis de lui donner une allure géométrique, élégante et fine. Mais le béton armé, si inerte qu'il paraisse, a une vie que lui communiquent la température et ses propriétés. Il est élastique, il s'allonge ou se raccourcit. Ce sont des phénomènes qu'il faut prévoir. Ainsi le pont en question est rompu en son milieu pour donner libre jeu à la dilatation qui peut atteindre 2 cm. en ses manifestations extrêmes. Les palées qui supportent le tablier sont élastiques dans le sens longitudinal, mais très rigides latéralement pour résister à la force centrifuge que développent les trains. A la hauteur du joint, les deux moitiés du pont reposent l'une sur l'autre par l'intermédiaire de plaques d'acier enduites de graphite.

Vendredi matin, l'Office fédéral des transports procédaient aux vérifications et aux contrôles d'usage. Des fils pendaient du tablier jusqu'au sol et enregistraient, à l'aide de comparateurs, les flexions minimes que produisaient un wagon de 14 tonnes glissant sur le pont. MM. Vernier et Gardiol, ingénieurs, auteur de cet œuvre d'art, ont étudié la composition la meilleure du ciment qui a été « pervibré » pour le rendre parfaitement homogène. Il fallait aussi veiller à ce que le ciment soit lisse et les fondements ancrés sur un sol d'excellente tenue.

D'autres ouvrages contribuent encore à la bonne allure de la ligne, entre autres des ponts plus petits que le précédent, mais dont les arches sont à double articulation.

Ces améliorations permettront d'augmenter bientôt la vitesse et le confort des trains, sans danger, sans usure supplémentaire du matériel et sans ajouter à la consommation d'énergie électrique. Tels sont en substance les renseignements que MM. Marguerat, directeur adjoint du M. O. B., et Bauty nous ont communiqués avec une très grande amabilité, tout en nous faisant parcourir leurs chantiers, au milieu d'une nature que l'automne mettait en fête.

C. A. R.

Sur le lac

Pour les deux derniers jours du service de 1945, les dimanches 14 et 21 octobre, la C.G.N. rappelle ses billets spéciaux à prix réduits.

l'exercice.

Le vice-président, M. Chervet, a fait l'éloge du président qui s'en va, M. Amacker, homme énergique et compétent, qui conduisit à merveille la barque de la société depuis 1938, en dominant toutes les difficultés engendrées par les prescriptions fédérales. Un diplôme d'honneur et une splendide pendule neuchâteloise lui sont remis en témoignage de reconnaissance. L'assemblée a désigné ensuite M. Banderet (section d'Yverdon), en qualité de nouveau président central. Deux autres membres du comité : MM. E. Moraz (Morges), démissionnaire, et feu Ed. Mermoud (Sentier) sont remplacés respectivement par MM. E. Brabrier (Nyon) et W. Baud (Le Lieu). A son tour, M. A. Oyex, du Buffet de la Gare de Lausanne, est nommé membre d'honneur, et plus de trente cafetiers reçoivent des diplômes de vétérans ou d'honoraires, après vingt ans de sociétariat.

M. Pête, gérant de la caisse « Hocar », a donné des renseignements sur les allocations familiales et de compensation pour mobilisés. La prochaine réunion aura lieu à Chexbres.

Au parti libéral Le suffrage féminin

Reprenant ses intéressantes séances de discussion, le parti libéral lausannois a organisé vendredi un débat sur le suffrage féminin. L'évolution générale qui se produit dans le monde, comme dans notre pays met de nouveau ce sujet en vedette.

Depuis l'année dernière, dans dix cantons suisses, treize motions, pétitions, initiatives ou projets de loi ont été déposés pour demander l'introduction du vote des femmes sur le plan cantonal ou communal. Le postulat Oprecht, présenté devant le Conseil national, a également invité le Conseil fédéral à étudier l'adoption du suffrage féminin.

Introduisant la discussion, Mlle Suzanne Bonard, journaliste, a plaidé avec chaleur et fermeté la cause de ses sœurs et justifié avec pertinence leur légitime désir de collaborer à la vie politique, parce qu'elles sont persuadées d'être en mesure d'y apporter, dans maints domaines, une contribution utile au bien de la communauté.

En fait, presque la moitié des femmes en Suisse sont seules, célibataires, veuves ou divorcées et 850,000 Suissesses sont professionnellement occupées. Aujourd'hui, les femmes doivent être armées pour la lutte pour la vie, pour le travail et le bulletin de vote doit compléter leur armement. Elles ne le demandent d'ailleurs bien entendu pas par vaine envie. Ce n'est pour elles qu'un moyen de se faire entendre, de faire admettre leurs revendications, de faire passer dans l'organisation sociale l'influence de leurs conceptions particulières.

Les femmes ont des devoirs ; elles ont à prendre leurs responsabilités pour gagner leur vie et celle de ceux qui souvent sont à leur charge ; elles paient des impôts et, on l'a vu tout spécialement pendant la guerre, nombre d'entre elles ont été durement et courageusement à la tâche pour remplacer des hommes ; elles ont elles-mêmes été mobilisées au service du pays. N'est-il pas juste dès lors qu'elles aient aussi le droit de donner leurs avis dans les votations ?

Il le paraît d'autant plus que cet avis peut être souvent précieux. Par la force des choses, les femmes ont des réactions, des jugements qui leur sont propres ; leurs opinions sont dictées par des considérations qui, pour être différentes de celles des hommes, n'en méritent pas moins attention. La protection de la famille est toujours plus à l'ordre du jour. Pourquoi négliger l'avis des femmes dans ce domaine, comme dans bien d'autres : mesures en fa-